

Jus de citron

Webzine de l'Écriture, c'est l'Aventure



Histoires de famille

N°4 - juillet - Août 2023



Histoires de famille

TERRINES DE RAGONDIN	4
MARIE LOSTANLEN.....	9
PAPACOA.....	15
LE MYSTÈRE DU CROCODILE	21
SORCIÈRE	25
DAISY – 1817 ET SUIVANTES	31
AVENTURES SPATIALES.....	34
ÇA VA ?	40
MON PETIT JACQUES, MON BÉBÉ	46



Couverture et mise en page : Albert
Crédit photo : pixabay.com, pexels.com, auteurs

*« Au courrier de maman lui annonçant ma naissance, un silence ininterrompu a fait office de réponse.
Que peut-on opposer au vide, sinon la fiction ? »
Les vies secrètes de Vladimir
Yoann Iacono*



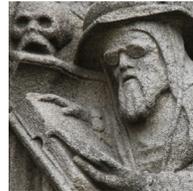
Édito

Descendre l'escalier de l'imagination et contempler ces tableaux de moustaches fières dans leur cadre en bois et croiser le regard dur de ces chignons tirés bien hauts sur la tête. Ou encore ouvrir les portes de placards empoussiérés d'où tombent des squelettes que l'on s'empresse de replacer derrière des murs de silence. Ancêtres magnifiques, aïeux mystérieux, fondateurs ou fondatrices de lignées, ce numéro du Jus de Citron plonge dans les histoires de famille.

Brodées à partir de ses propres souvenirs familiaux, pures fictions à la limite du réel ou franchement dans la science-fiction, détournement mécanique ou exploration du tabou, les neufs contributions tissent une tapisserie chamarrée de récits brillants et disparates. Alors, parcourez ce numéro du webzine comme on

remonte un arbre généalogique ou un dictionnaire des noms propres et partez à la rencontre de ces ancêtres et de ces familles.

Bonne lecture !



Albert



Terrines de ragondin

par Thomas



Assourdissante, voilà comment je qualifierais notre arrivée en ce bas monde. Trois fois déjà j'avais participé à des naissances, si bien qu'il m'avait été aisé d'en dégager cette tendance aux allures de vérité générale ; et même si certains nouveau-nés avaient pris quelques interminables minutes à pousser leurs salvateurs vagissements, ils avaient tous fini par céder à l'irrépressible tentation d'essayer leurs cordes vocales. Le premier rejeton de la fille Martin quant à lui, avec sa fine peau bleuâtre et son lourd silence, défia mes statistiques et me démontra

que je n'avais encore rien vu en matière d'accouchement.

« Je fais quoi ? » demanda la sage-femme qui essuyait ses mains ensanglantées sur son tablier.

« Mais hâtez-vous donc ma pauvre ! s'exclama Madame Pernier, ce n'est pas votre première naissance difficile ! Allez chercher le prêtre dans les plus brefs délais pour qu'il puisse se trouver dans les parages au cas où ; la cérémonie devra se dérouler rapidement si cette candide âme décidait de retrouver Dame Nature ».

La sage-femme s'empressa ; la matrone Pernier se retourna vers moi.

« Et vous ! Effectuez votre sorcellerie habituelle ! Vous avez bien ranimé les énormes veaux du couple Ronchier. Qu'on apporte du vin chaud au médecin ! »



Médecin... un bien grand titre ! Mon grand-père oui, mais c'était avant la catastrophe ; mon papa un peu, même s'il croyait soigner les céphalées chroniques avec ses onguents à base de bouses et d'orties ; moi, je n'avais aucune connaissance dans le domaine. Mon premier fait d'armes ? Stopper la foudroyante diarrhée de monsieur Mauriache, le garde champêtre, alors qu'elle complexifiait ses fiançailles. Les jours suivants, on cria haut et fort dans tout le hameau que le gène à la blouse blanche était gravé dans mon ADN. Une semaine plus tard, on se pressait à ma porte pour récolter mon avis sur des maux de ventre ou des rhumatismes.

Du temps de mon grand-père, on possédait des instruments pour ce genre de complications ; mais n'ayant pas connu cette époque bénie pour les sciences, je me rabattis sur les sempiternelles recettes de grand-mères et versai la vinasse tiède sur le petit être immobile.

« Dame Nature est fâchée, Dame Nature aime pas les

faux pas, murmura la fille Martin. »

Madame Pernier la fusilla du regard.

Doyenne du bourg et mère du très respecté boulanger, elle connaissait mieux les ragots du village que son fils, les recettes de ses pâtisseries ; et les paroles de la jeune femme aux cuisses empourprées réveillèrent quelques soupçons qu'elle devait nourrir depuis un bon moment.

Aussi, se tourna-t-elle vers la fille Martin et vociféra.

« Vous avez osé coucher avec Gérard !

— Votre garçon, il a été si gentil avec moi...

— Un homme marié, avec deux magnifiques enfants !

— ... à la fête des moissons, il m'a fait danser toute la nuit. Le lendemain, il était à ma porte, des terrines de ragondin dans les mains. J'ai pas réfléchi ! Moi, tout ce que je souhaite, c'est d'être une madame Richard et avoir le champ du beau-père ; mais mon Georges, il veut pas m'épouser tant que je lui ponde pas de la mar-



maille ! Je devais vérifier que mon attirail marchait bien : je refuse de finir vieille fille !

— Espèce de traînée ! Qu'est-ce que tu vas faire de ton bâtard s'il survit ! »

Le prêtre et la sage-femme entrèrent dans la grange. Madame Pernier se tut. Le guérisseur des âmes scruta la petite créature livide puis entonna son habituelle prière lorsqu'un nouveau-né rejetait son droit à la vie. Je continuais de l'enduire de vin. Au bout d'une vingtaine de minutes, je posai de nouveau mon oreille sur sa minuscule poitrine. D'un furtif regard, le prêtre m'interrogea et comprit, sans que mes lèvres s'entrouvrent, que Dame Nature avait refusé le titre de mère à la fille Martin.

« Cet enfant a rapidement besoin d'un nom, dit-il, il ne doit en aucun cas se présenter devant la Sainte Déesse sans avoir été baptisé. »

« Pierre fera l'affaire, lança la matrone Pernier avant de lâcher un long soupir de soulagement.

— Mais c'est pas un garçon ! protesta la fille Martin.

— Alors Pierrette ! Peu importe, le voilà sauvé du Grand Vide, vous devez être rassurée. Merci docteur pour le déplacement. Nous nous verrons la semaine prochaine à la tombola n'est-ce pas ? J'aimerais vous présenter Bérénice Montusier : elle excellerait en tant qu'épouse pour vous, et ses parents possèdent une spacieuse bâtisse qui ferait un formidable nid d'amour. »

Elle se tourna vers la sage-femme et pointa le frêle cadavre du bout du doigt.

« Éloignez ce désastre de nos existences ! Un petit-enfant illégitime, ça aurait été trop pour un vieux cœur comme le mien... mais qu'avez-vous donc enfin ! » Madame Pernier s'approcha de la fille Martin qui hurlait « un gosse mort en couche, ce n'est pas la dernière fois que cela vous arrivera ! Sans la sagesse des anciens, les naissances sont forcément risquées : estimez-vous heureuse d'avoir survécu et allez vous occuper de votre futur mari, main-



tenant que votre “attirail” fonctionne ! »

Mais la jeune fille criait en se tenant le bas du ventre.

« Elle a de nouvelles contractions, déclara la sage-femme en se tournant vers moi ».

Nul besoin d’être médecin pour deviner leurs origines. Du temps de mon grand-père, on aurait détecté ce deuxième enfant bien avant l’accouchement.

Cette fois-ci, le rejeton survécut à la première épreuve de l’existence et hurla, à pleins poumons, à peine sorti de la matrice. C’était une jolie fille au teint rosé, avec déjà quelques fins cheveux blonds sur son petit crâne chauve. Je la trempai par précaution dans le bain de feu de sa grande sœur, mais elle ne semblait pas apprécier l’opération.

« Où est l’heureux papa ? demanda madame Pernier, d’un ton calme et froid, mais avec une certaine nonchalance.

— Au village voisin, répondit celle qui abhorrait maintenant le titre de

nouvelle maman, il devrait arriver demain dans la soirée. »

Du temps de mon grand-père et des routes bien lisses, il n’aurait mis qu’une poignée d’heures.

Le prêtre bénit l’enfant — baptisée Pierrette — et quitta la grange. Madame Pernier le suivit sans dire un mot, mais revint avec trois bocaux qu’elle distribua à la fille Martin, la sage-femme et moi.

« Puissent ces terrines de ragondin sceller vos lèvres à jamais. »

Et elle quitta les lieux.

Le fils Richard demanda en mariage la fille Martin le lendemain. Je fus convié à leurs noces le mois suivant. Pour mes loyaux services, Georges Richard m’offrit une poule bien grasse.

Les yeux gris et fatigués de la vieille dame s’extirpèrent du carnet pour se poser sur la demoiselle longiligne qui se trouvait en face d’elle.

« Mon arrière-arrière-grand-père notait toutes ses interventions. J’ai découvert ce carnet en triant



ses affaires. J'ai pensé que cela vous intéresserait.»

Madame Richard soupira. Elle contempla un instant son vaste intérieur, ses sublimes vases en porcelaine blanche, ses magnifiques tapis d'Orient brodés à la main, ses tableaux de maître. Elle s'arrêta sur une photo de sa grand-mère, Pierrette Richard, occupée à traire une vache, puis sur une scène où elle inaugurerait l'entreprise familiale, entreprise toujours en activité et qui employait maintenant une centaine de personnes. Elle, descendante d'un vulgaire boulanger et d'une femme aux mœurs légères? Impossible! Sa maison était vue comme issue d'une noble lignée et devait le rester. Elle vérifia la date inscrite dans les notes du médecin : 120 après l'effondrement pétrolier. Cela correspondait bien à l'année de naissance de son ancêtre.

La vieille dame considéra la jeune demoiselle. Elle la reconnaissait : c'était la cadette de l'un de ses employés, un honnête homme, peu futé, mais

travailleur; sa fille semblait beaucoup plus maligne.

« Merci de m'avoir apporté ce carnet. C'est effectivement très instructif. Le passé explique admirablement le présent; mais parfois, le passé se doit de rester muet. »

Et Madame Richard arracha la page concernant son ascendance, puis elle tendit le carnet à la jeune adolescente.

« En partant de ma demeure, déclara-t-elle, fais un détour par la cuisine et va parler à la bonne : elle te donnera un bocal rempli de succulentes terrines de ragondin. »



Marie Lostanlen

par Anne-Cécile



En mémoire de Marie Lostanlen, mon arrière-grand-mère paternelle, et de mon grand-père Yves Adam.

MAI 1900

Je suis Marie Lostanlen, Marie du bout de l'étang. C'est ce que ça veut dire en breton. J'ai treize ans et j'habite à Treffrin, sur la route qui mène de Carhaix à Guingamp. Une vieille ferme en granite et toit en ardoises, avec une grande cour où picorent les poules et des bâtiments agricoles autour. Chez nous, ce n'est pas le grand confort pour une famille nombreuse, avec une pièce de vie et deux chambres à se parta-

ger. Parfois j'ai l'impression d'étouffer. Alors, dès que je peux, je prends mes livres et je me réfugie dans la grange.

Les livres, c'est l'institutrice qui me les prête. Elle trouve ça tellement rare, une élève que

ça intéresse ! Quand je me plonge dans un roman, je ne suis plus Marie, la fille du fermier. Et souvent, ça me rend triste quand je finis un livre. Je retombe alors dans ma vie de tous les jours et je me dis que je n'en sortirai jamais. Épouser un fermier du coin, faire des enfants, m'occuper des animaux : tu parles d'un avenir ! Moi, ce que je voudrais, c'est quitter Carhaix et le Finistère pour voyager. Comme dans « Le tour du monde en 80 jours » !

JUILLET 1903

Je l'ai rencontré en allant porter des œufs à la mère Thomas qui vient de



perdre son mari. Ce matin-là, j'étais bien fatiguée entre les travaux des champs et mes lectures nocturnes dans la grange. Je me suis dit que je pouvais bien me poser quelques minutes sous un chêne. J'ai sorti un livre de ma poche de tablier, "La Mare au diable". J'en étais à la moitié et j'avais hâte de connaître la fin, même si Germain et Marie sont faits l'un pour l'autre, c'est évident ! C'est alors que j'ai entendu une voix masculine fredonner depuis le chemin. L'homme m'a vue et est venu vers moi avec un sourire au coin des lèvres. De grande taille, les cheveux blonds frisés, sa peau halée faisait ressortir ses yeux bleus. Très naturellement, il s'est penché sur mon livre et a hoché la tête d'un air approbateur.

«Très bon choix, je l'ai lu d'une traite. Tu es rendue où ?». Son tutoiement ne m'a pas choqué.

«Germain vient juste de rencontrer la veuve.

– Je ne te raconterai pas la suite, mais je te conseille de lire aussi "La Petite Fardette" du même auteur.

J'aime le monde paysan qu'elle décrit.»

J'étais très étonnée qu'un homme ait ce genre de lectures, plus généralement qu'un homme aime lire. Je n'en connais pas un seul dans mon entourage. Nous avons continué de discuter de notre passion commune pour les livres. Il s'appelle Germain et travaille comme journalier à la ferme des Le Goff.

Au bout d'un moment, il a bien fallu repartir, alors nous avons poursuivi nos échanges sur le chemin. Je me sentais bien à ses côtés et quand nous sommes arrivés devant chez la mère Thomas, c'est complètement stupide mais j'ai eu envie de pleurer. Il m'a adressé un dernier sourire et est reparti dans la direction opposée. Il avait fait tout un détour rien que pour moi.

23 AOÛT 1903

Qu'est-ce qu'il fait chaud ! J'ai retiré ma coiffe et j'ai détaché mes cheveux. Je délacerais bien un peu ma robe mais ma mère mourrait de honte si elle voyait sa fille « aguicher » les hommes en pleine fête



des moissons, devant tout Carhaix.

A dix-sept ans, elle voudrait bien que je me case avec de bons gars du coin, comme mes sœurs. Tu parles ! A peine mariée, Anne s'est retrouvée enceinte de jumeaux, et un troisième est en route. Berthe, c'est à peu près la même histoire. Sauf que le Claude, on ne peut pas dire que ce soit un tendre, ni une lumière...

Ici, la fête des moissons, c'est toujours pareil. Sous les lampions multicolores on danse la gavotte du Pother, on boit, on cause et les jeunes s'envoient des œillades.

J'attends mon tour à la buvette quand une voix derrière moi interpelle le serveur : « J'offre le verre à Mademoiselle ! ». Je me retourne le cœur battant, j'ai bien reconnu sa voix. J'ai l'impression que mes jambes vont me lâcher. Il me regarde malicieusement.

– Alors, on va danser au lieu de finir ses lectures ?

– Les deux ne sont pas incompatibles,

Ma réponse le fait rire.

– Évite de le faire en même temps. J'ai essayé une fois et ma cavalière n'a pas apprécié.

Je lui réponds narquoisement du tac au tac :

– Je vois que la fête des moissons te mets en joie.

– Encore plus quand je te retrouve ici. M'accorderas-tu la prochaine danse ?

Et nous voilà partis sur la piste sur une valse musette. On se marche sur les pieds car on n'est pas très bons danseurs. Cela nous fait rire. Je me sens bien avec lui.

24 AOÛT 1903

J'ai réussi à m'échapper de la maison pour le rejoindre. A la fin du bal, il m'a donné rendez-vous sous le chêne, là où on s'est rencontrés la première fois. Sur le chemin, les craquements des arbres et le cri des chouettes me font sursauter. J'atteins enfin ma destination et l'ombre de Germain se dessine à la lueur de ma lampe. Il se lève à ma vue et m'attire vers lui.



« J'avais tellement hâte de te voir. J'ai pensé à toi toute la journée ». Ses bras entourent maintenant ma taille et il ne me laisse pas le temps de lui répondre. Il pose ses lèvres sur les miennes et m'embrasse doucement. C'est la première fois que l'on m'embrasse et je ressens une décharge électrique qui traverse mon corps. Entre chaque baiser, il me dit des mots tendres et commence à me déshabiller. « N'aie pas peur, je vais faire attention ». Ses gestes se font plus pressants, il s'est lui aussi dévêtu et nous sommes maintenant allongés nus sur l'herbe sous le grand chêne. Je ne me lasse pas de ses caresses et quand il me prend, je laisse aller tout mon corps dans ce plaisir qu'il me fait découvrir. Il me garde ensuite longtemps dans ses bras. Les bras de mon fiancé.

5 SEPTEMBRE 1903

Après notre nuit, Germain m'a dit qu'il devait aller rendre visite à ses parents à Vannes car son père ne va pas bien. Il aurait dû rentrer hier et nous nous étions donné rendez-vous

sous notre chêne. Mais il n'est pas venu. J'ai eu peur qu'il lui soit arrivé quelque chose, alors j'ai essayé d'avoir de ses nouvelles par des journaliers de la ferme voisine. C'est Loïc, un grand gaillard, qui m'a répondu avec un air gouguenard: « Ah, mais Germain, il est rentré chez lui. C'est qu'il a une femme et un bébé à nourrir ! C'est pas gentil de ne pas t'avoir dit au revoir ». Je ne comprends rien à ce qu'il me raconte.

OCTOBRE 1903

Mon cœur est brisé. Au début, j'ai cru que Germain allait revenir, que Loïc m'avait raconté des histoires par méchanceté. Mais les jours puis les semaines ont passé et on ne l'a pas revu. Je n'arrive pas à croire qu'avec ce qu'on a partagé, il ait pu m'abandonner. Alors, j'étais juste une fille facile pour lui ? Toutes ces pensées me font tellement souffrir, je voudrais les chasser de ma tête. Mais maintenant plus possible de faire comme s'il ne s'était rien passé : je n'ai pas eu mes règles. Je n'en ai parlé à personne et je me sens



terriblement seule. Cet enfant, je ne sais pas si je dois le chérir ou le haïr. En tout cas, la honte, on la portera tous les deux.

FÉVRIER 1904

Maman l'a découvert. Pas à cause de mon ventre, il est tout petit. Ce sont les étourdissements. La première fois, je l'aidais à nourrir les cochons et l'odeur de la porcherie m'a tellement écœurée que je me suis évanouie. Une autre fois, c'était pendant qu'on préparait ensemble la cuisine, une potée. Cette fois-ci, ce sont les effluves de chou qui m'ont fait tourner de l'œil.

Après le repas, j'ai fait la vaisselle avec elle et je suis sortie prendre l'air, enveloppée dans mon gros châle de laine. Maman m'a rejointe et sans me regarder, elle m'a demandée :

« Tu es enceinte ? »

Je n'en pouvais plus de me cacher et j'ai pensé aux trois mois qu'il me restait encore à supporter.

« Oui, maman, je suis enceinte. Mais je pensais

qu'il allait revenir, il... »
Elle me coupe la parole :

« Je ne sais pas ce qui s'est passé et je ne veux pas le savoir. Il faut qu'on fasse avec. Tu es à combien de mois ?

– Six mois » Elle a soupiré.

« Je vais te donner moins de travail. Et quand le moment sera venu, on fera venir la sage-femme.

– Mais il va falloir le dire à la famille ? ». Elle a de nouveau soupiré.

« Je vais déjà en parler à ton père ». Puis elle est rentrée dans la maison.

19 MAI 1903

J'ai été réveillée cette nuit par de fortes contractions et je me suis rendu compte que j'avais perdu les eaux. J'ai déjà très mal, est-ce que ça peut être pire encore ? Je me lève péniblement pour prévenir maman, Elle m'a entendue et me rejoint après s'être habillée rapidement.

Elle récupère un drap, des linges et un broc d'eau dans la cuisine. « On va t'installer dans la grange et je vais aller chercher la



sage-femme ». Elle étale le drap sur la paille et m'aide à m'allonger. Je pousse un cri de douleur. « Maman, le bébé arrive, je le sens qui sort ! ». Elle soulève ma chemise de nuit et son visage se décompose : « il va falloir qu'on se débrouille seules, ma fille ».

Traversée d'une nouvelle contraction, je ne peux lui répondre et mords la paume de ma main pour retenir mes cris. Le travail a commencé et maman, qui n'a jamais accouché personne, me dit de pousser, pousser encore. Quand enfin l'enfant paraît, le soleil s'est tout juste levé. C'est un garçon. Ce sera Yves.

Tandis que maman dépose le bébé entre mes bras, je balaye du regard cet endroit où j'ai rêvé à d'autres horizons. Mon cœur se serre mais à ce moment précis, une main minuscule s'agrippe à mon pouce. Je regarde alors mon fils. Ce petit bonhomme, il n'a rien demandé, il n'y a rien à lui faire payer. Je ne sais pas comment on va se débrouiller tous les deux, mais il va me donner de la force, je la

ressens déjà. Comme s'il comprenait, il s'endort dans mes bras et je me mets à fredonner : « Toutouig la la, va mabig, Toutouig la la*... ».



* « Fais dodo, la la , mon petit, Fais dodo la la... »

Toutouig, berceuse traditionnelle bretonne.

Chant : https://youtu.be/Ettapurz_2E



Paroles : <https://lejardindekiran.com/le-chant-du-monde-toutouig/>





Papacoa

par Mélanie



Derrière les flammes crépitantes, Mère-Grand tend ses mains ridées vers la chaleur, prend une poignée de marrons et la dépose au bord du foyer. Dans ses yeux perçants, les étincelles pétillent. Son regard brûle d'un feu d'artifice déjà captivant pour les enfants.

«Je vais vous raconter l'histoire du plus héroïque de vos aïeux.

– C'est quoi un zaïeux ?

– Un aïeul, c'est un ancêtre. Celui dont je vais vous parler était le grand-père de ma grand-mère »

Bouche bée, la fillette semble se perdre dans les méandres qui sillonnent le visage de la conteuse.

« T'as une mère-grand, toi ?

– J'en ai eu une, autrefois. Et elle aussi, avant moi. C'est le cycle de la vie. Un jour, toi aussi, tu seras grande comme ta maman, puis tu vieilliras comme moi.

– Hein ? »

Grand-Frère pousse un soupir en levant les yeux au ciel.

« Chut ! Laisse-la raconter l'histoire. T'façon, tu comprends jamais rien !

– Tu comprendras, un jour. Tu auras même la sagesse des anciens. En attendant, veux-tu bien rester sage comme ton frère et écouter la légende de Papacoa ? »



Après un halètement de surprise, Petite-Sœur opine du chef et va se coller à Grand-Frère. Un silence curieux tombe sur le campement que la chaleur du feu enveloppe délicatement. Soudain, un marron grillé éclate. Les enfants sursautent. Un millier de paillettes brûlantes s'éparpillent en pétaradant vers les étoiles. Au rythme de leurs craquements, les flammes dansent dans les prunelles dorées de Mère-Grand. Les crépitements recouvrent les cris des animaux nocturnes, puis s'estompent et se fondent dans la voix grésillante de Mère-Grand.

« Dans le temps, notre famille vivait au fond de la forêt, blottie au creux d'une clairière calfeutrée au milieu des arbres. Nos ancêtres habitaient les mêmes huttes que nous, se nourrissaient des mêmes baies et des mêmes racines et, comme nous, ils se retrouvaient chaque soir autour du feu pour raconter des histoires. Leur vie ressemblait beaucoup à la nôtre, à une différence près : l'eau. »

Mère-Grand porte la casserole à son nez et hume le parfum de plantes qui s'en dégage.

« La tisane est prête. Approchez vos timbales. »

La fillette reste figée, suspendue aux lèvres de la conteuse. Plus réactif, Grand-Frère tend deux tasses de bois.

« N'en mets pas trop à Petite-Sœur, s'il te plaît. Sinon, elle va devoir se lever cette nuit et me réveiller pour que je l'accompagne : elle a peur.

– C'est pas ma faute. C'est à cause des crocodiles !

– Mais ça vit que dans la rivière, les croCOdiles ! »

Brusquement, Mère-Grand se dresse au-dessus des flammes, coupant court au débat naissant.

« Les dangers de la rivière : dedans, des bêtes féroces ; autour, des animaux voraces ! Ils vous font peur, même s'ils sont loin de nous. Vous ne connaissez d'eux que des histoires du soir. Les anciens, eux, les côtoyaient. Ils les craignaient aussi, mais ils les respectaient. Alors ils se tenaient à l'écart, pour ne pas avoir à les affronter au



péril de leurs vies à tous. Mais arrivait toujours un moment inévitable où il devaient s'exposer à ces risques, quand leurs réserves d'eau de pluie et de rosée se tarissaient.»

Mère-Grand tend sa casserole vers une plante voisine et tire légèrement sur la pointe d'une énorme feuille. Le léger reste de la pluie du jour s'en écoule avec un doux tintement.

«Vous irez porter ça à Maman avant de dormir.

– Mais... Elle peut en prendre à l'étang !

– Ah ! C'est vrai. Alors qu'au temps dont je vous parle...»

La matriarche repose la casserole sur le feu.

«Quand les citernes étaient à sec, les pluies trop rares et la rosée insuffisante, arrivait le redouté Jour de l'Eau. Ce jour-là, avant de prendre le chemin de la rivière, on se préparait au pire. Ceux que l'on appelait alors Papa et Maman s'armaient de lances et les enfants de frondes.

– C'était Papa et Maman ?

– Papa et Maman de cette époque-là, les parents d'un papa et d'une maman d'après, et ainsi de suite. Comme je fus Maman de ta Maman, et comme ta Maman sera Mère-Grand quand tu seras Maman.»

Amusé par les yeux ronds comme des soleils de la fillette, Grand-Frère lui prend doucement la main.

«Je t'expliquerai demain, t'inquiète. Ce soir, on n'a qu'à dire que c'est nos parents, dans l'histoire. En vrai, les papas et les mamas, c'est toujours un peu pareil.

– Et un peu différent. Par exemple, ta Maman a-t-elle les mêmes yeux que ton Papa ?

– Non, elle a les mêmes que Petite-Sœur et moi. Comme toi...»

Au centre des iris jaunes de Mère-Grand, les pupilles se réduisent à des traits noirs.

«À cette époque, le brun dominait dans les yeux de notre famille, comme chez nos voisins. Jusqu'à un certain Jour de l'Eau. Ce matin-là, Papa et Maman prirent toutes les précautions habituelles. Grande-



Sœur et Petit-Frère les suivirent dans le plus grand silence, seau à la main et lance-pierre à la ceinture. Chacun épiait les moindres mouvements de feuilles et tendait l'oreille aux plus imperceptibles bruissements de feuilles. Aucun signal d'alerte ne devait leur échapper. Leur vie en dépendait. Seulement, d'humeur bagarreuse, le destin leur joua un mauvais tour.

Sous la forme d'un reptile aussi long qu'une pirogue, tandis que les enfants remplissaient les derniers seaux du jour, il glissa à la surface, tel un tronc à la dérive. Maman, qui guettait les flots, remarqua le mouvement à contre-courant du faux arbre. Au moment où la gueule pleine de crocs creva la surface, Maman se jeta sur le monstre, lance en avant. Épouvantés, les enfants lâchèrent leurs seaux avec un cri, alertant Papa qui surveillait la forêt. Ce dernier courut au secours de Maman, mais les embarquées et voltes-faces du corps à corps l'empêchaient de tirer ; il risquait de toucher la mauvaise cible. Sortis de leur état de choc, Grande-Sœur et Pe-

tit-Frère épuisaient leurs frondes, mais les cailloux atteignaient leur mère autant que le crocodile. La bête étreignait Maman entre ses énormes mâchoires et tournait sur elle-même pour l'étourdir, pour la noyer. Le combat sembla durer à la fois une éternité et le temps d'un clin d'œil. Après des efforts interminables, le corps de Maman cessa subitement de se débattre. Sous le regard impuissant des survivants, le prédateur et sa proie disparurent dans l'eau, à tout jamais.

– Non !!! Elle est revenue, hein ?»

La fillette s'accroche au bras de Grand-Frère, comme pour ne pas tomber dans un profond chagrin. Aussi abasourdi qu'elle, l'aîné reste coi, immobile. Avec délicatesse, Mère-Grand sort les marrons fumants du feu, souffle dessus pour les refroidir et les tend aux enfants.

«Tenez, mangez, ça vous réchauffera le cœur .

– Qu'est-ce qui s'est passé après ?

– Il a fait quoi, Papa ?»



La main gauche de Mère-Grand se referme sur son poing droit et le serre autour du marron qu'il renferme. Plusieurs petits craquements retentissent.

«Empoignant ses émotions violentes, Papa fit d'abord la seule chose qu'il lui restait à faire : ramener eau et enfants à la hutte. Impuissant à sauver Maman, il ne désirait plus que mettre le reste de la famille en sécurité. Quand il eut confié Grande-Sœur et Petit-Frère aux grands-parents, il repartit vers la rivière. Pas là d'où il revenait, mais à l'endroit où les flots semblent toujours tomber du ciel.

Là, au bas de la grande chute d'eau, dans le vacarme assourdissant des courants déchaînés, Papa cria de toute sa voix, hurla sa colère contre le destin qui lui volait Maman. Enfin, lorsque sa fureur se mua en chagrin, Papa tomba à genoux sur la rive. Des larmes tièdes éteignirent le feu qui embrasait ses joues. Comme pour laver ses idées noires, elles coulèrent encore et encore, le long de son visage, jusqu'à la pointe de son menton. Quand plusieurs gouttes

ruisselèrent dans la rivière, une nymphe apparut à la surface, au-milieu de la brume générée par la cascade.

– Entité de la Terre, j'entends ta tristesse. Je suis encline à t'aider. Quelle est ta requête ?

Sa voix clapotait comme une petite fontaine, mais Papa sursauta, comme surpris par le tambourinement d'une grêle soudaine.

– Esprit des cours d'eau, merci d'être là. Un crocodile a choisi ma femme pour repas. C'est un honneur, mais mon cœur ne ressent que de l'horreur. Je ne veux plus que cela arrive. Je souhaite que mes enfants et leurs enfants ne soient plus jamais exposés aux dangers de la rivière.

– Un étang t'irait-il ?

– Un étang paisible, ce serait un miracle, oui !

– Tout miracle s'accomplit contre une oblation, tu t'en doutes. »

Petite-Sœur avale tout rond un dernier marron.

«C'est quoi une oblation ?

– Un cadeau qu'on fait à un esprit.»



Grand-Frère cracha un morceau d'écorce.

«Ah non ! Il a déjà perdu Maman, et maintenant il faut qu'il donne encore un truc ? C'est pas juste !

– C'est vrai, c'était dur, mais Papa désirait la paix plus que tout.

– Alors c'est quoi qu'il a oblaté, Mère-Grand ?»

L'aïeule ramasse une demi-coque de marron et la pose à la surface de sa casserole de tisane, comme une petite barque, avant de nourrir le feu avec le reste.

«Pour Mère Nature, rien n'est jamais perdu. Tout comme Maman n'était pas morte en vain mais pour nourrir le reptile, le sacrifice de Papa n'en serait pas totalement un. Aussi, quand l'esprit des cours d'eau lui demanda de devenir gardien éternel du futur étang, loin de tout danger mortel, Papa ne réfléchit pas longtemps. Il demeurerait près de ses enfants, qu'il savait sous la bonne garde de ses propres parents. Alors, après leur avoir expliqué son choix, il les serra dans ses bras une dernière fois et renonça à son corps hu-

main. En échange, il fut changé en grenouille. Dès lors, en raison des coassements dont il saluait toujours ses proches, on l'appela Papacoa.»

Le chant joyeux d'un batracien fait sourire Petite-Sœur.

«C'est Papacoa ?

– Sans doute ! L'empreinte de sa transformation imprimée sur cette feuille, à mon cou, n'est pas le seul souvenir qui nous reste de lui. Papacoa vit encore dans l'étang, gardien des enfants de ses enfants. Et il vit aussi en chacun de nous et...

– Dans nos yeux !

– Exactement. Pour que les descendants de Papacoa n'oublient jamais la sécurité éternelle que nous offrit l'esprit des cours d'eau avec cet étang, la naïade donna à toute la lignée nos beaux yeux de grenouille.



Le mystère du crocodile

par Isabelle



— Ou plutôt avec la taulière d'un bordel.

— Chut Roger, dit ma mère, les enfants, ne sont pas très loin et lorsque l'on parle de l'oncle d'Amérique, ils n'en perdent pas une miette ».

Maurice CHEVALIER, dit Momo était parti un beau matin en Amérique, suivant en cela les traces de son célèbre homonyme. Aux repas de famille, la conversation roulait bon train à son sujet, lorsqu'un de nos oncles poussait la chansonnette : « Sous le ciel de Paris ». Nous reprenions en chœur le couplet et inévitablement à la fin du succès du vrai Maurice, il était question de ce vague parent.

« Si ça se trouve, il est marié à une riche héritière, rêvait la plus jeune de nos tantes.

En effet, l'évocation du tonton d'Amérique alimentait notre imaginaire. En fait, c'était plutôt un vague cousin à la mode de Bretagne. Comme il portait le même patronyme que l'un de nos deux parents, nous, les cousins, les vrais, en avions fait notre oncle parti à la conquête de ce nouveau continent qui nous faisait rêver.

Mon père baissa alors la voix et les aînés proches des parents n'entendirent que quelque bout de phrase où il était question de mauvaises fréquentations et de départ précipité.



« Peut-être qu'il a changé de vie, dit l'aîné de la fratrie CHEVALIER.

Moi j'y crois pas, sinon il se serait manifesté, répondit mon père. Il était tellement fier de se mettre en valeur auprès de nous. »

Son cadet renchérit : « Tu as raison, toujours à la jouer grand prince et à vivre au-dessus de ses moyens.

Ça suffit je ne veux plus que l'on parle de lui en ma présence ». C'était la voix de mon grand-père qui venait clore le débat.

Tant que le patriarche était de ce monde, il n'était plus question d'évoquer ce membre encombrant de la mémoire familiale, au cours de nos retrouvailles.

Après le décès du grand-père paternel, nous avions moins l'occasion de nous retrouver et d'évoquer cet oncle Maurice. Mais un jour, mon père qui était garagiste a reçu un appel sur son lieu de travail. C'était ce lointain parent qui se manifestait, après de longues années d'absence. Tout naturellement, il se rappelait à la famille.

Mon père était curieux d'en savoir plus, même s'il avait peu d'affinité avec ce parent fantôme. Il lui proposa de venir le soir même dîner à la maison. Après avoir raccroché, mon père téléphona à ma mère pour l'informer qu'il avait invité Maurice à dîner. Ma mère était dans tous ses états :

— Mais, qu'est-ce que je vais lui faire à manger ?

— Écoute Lucienne ne te tracasse pas, va acheter un rosbif et tu fais une bonne purée de pommes de terre. Tu mets du fromage et tout ce qui a dû lui manquer là-bas.

— Qui vient ce soir ? demanda mon frère.

Et moi de renchéris :

— Ah oui, qui est-ce, maman ?

— C'est l'oncle d'Amérique alors, allez vite faire vos devoirs ».

Évidemment nous étions tout excités, mais pas question de ne pas nous exécuter, car sinon c'était manger et aller au lit avant l'arrivée de l'invité.

Ce fut une soirée magique. L'oncle était intarissable



sur sa vie aux États-Unis. Il évoquait les villes et paysages traversés, les personnes rencontrées en imitant leur accent et nous faisait rire avec ses anecdotes. Des scènes se déroulaient sous nos yeux, c'était mieux qu'au cinéma.

— Bon les enfants, il est temps d'aller vous coucher, car demain il y a de l'école, déclara mon père.

— Ah, j'oubliais les cadeaux». L'oncle alla chercher dans le coffre de sa Buick des paquets. Pour ma mère, il lui avait choisi un ti-shirt imprimé "5th avenue", et pour mon père une plaque d'immatriculation. Quant à mon frère il hérita d'un drapeau américain et moi d'une statue de la liberté.

Le lendemain matin, la belle américaine avait disparu. Ma mère nous expliqua que notre père était parti avec le cousin Maurice qui lui avait demandé de garder sa voiture le temps de son absence. Avant son départ, il avait précisé qu'il tenait beaucoup à son crocodile empaillé qui trônait sur la plage arrière.

Mon père trouva une place à l'animal dans la maison. Les semaines et les mois passèrent sans que son propriétaire donne signe de vie. Un jour, la police débarqua et saisit la voiture et son contenu : du matériel volé de peu d'importance. Depuis cette intervention, plus aucune nouvelle de l'oncle. Peut-être était-il reparti aux États-Unis ? En attendant une hypothétique manifestation, le crocodile trône toujours sur un meuble du salon et chacun y va de ses suppositions au sujet de son contenu.

— Moi je pense qu'il y a de l'argent dedans.

— Si c'est le cas, depuis le passage à l'euro, les anciens francs n'ont plus de valeur.

— Mais t'es bête, ce sont sûrement des dollars.

— Ou encore de la drogue.

— Alors, là, si c'est de la came elle doit être sacrément périmée.

— Et si c'était des bijoux ?

— Le meilleur moyen de le savoir serait de le passer au scanner.



— Ben tant qu'à faire, tu te pointes à l'entrée d'un musée avec...

— Et si c'était des armes, tu aurais l'air malin pour t'en expliquer auprès du gardien.

— Le mieux serait de demander à un radiologue, quelqu'un en a un parmi ses connaissances ?

— Moi j'ai un copain, mais cela fait tellement longtemps que je n'ai plus de ses nouvelles... Et je me vois mal le contacter pour lui demander d'examiner la bête.

— Non, ce serait plus simple de lui ouvrir le ventre.

— Mais c'est dur cet animal empaillé et on risque de l'abîmer.

À l'occasion des différentes occasions où la famille se retrouvait, cette discussion revenait sur le tapis. Un jour, alors que mon père n'était plus de ce monde, il était question du devenir du crocodile, à savoir lequel de nous en hériterait. Il était évident que c'est chez l'un des petits enfants que l'animal aurait sa place. C'est lui qui avait été le plus mar-

qué par la présence de cet impressionnant crocodile avec sa gueule ouverte, au domicile de mes parents. Lorsqu'il était enfant et avait commencé à parler, il s'en approchait et s'en éloignait, tout aussi prestement, en prononçant « codile ». Ce jeu pour apprivoiser l'animal empaillé faisait partie des anecdotes familiales.

Quant à découvrir le secret de ses entrailles, au grand dam de l'aïeule de plus de quatre-vingt-dix ans, nous avons voté à l'unanimité pour maintenir le mystère. Le lointain oncle d'Amérique et son crocodile resteront une légende familiale vivante. Les discussions et hypothèses pourront continuer d'alimenter les conversations de la famille CHEVALIER.



Sorcière

par Albert



Ce matin de février, l'air était doux sous un soleil d'hiver conquérant. Moustache, ouvrant son épicerie, affirmerait les avoir vu apparaître sur la route du nord. Lui, dans la force de l'âge, portait à l'épaule un sac de toile. Elle, le hâle aux joues, fard sur le rosé diaphane de l'adolescence juste fanée, chaussait un pantalon, extravagance qui saisit l'épicier. Ils marchaient d'un pas élastique, regardaient franc, avançaient droit. Secs et soignés, ils n'étaient ni réfugiés, ni vagabonds ni mandrins. Ils entrèrent dans la boutique. Lui, achetait des victuailles ; elle, s'installa à

une table. Sur le comptoir en pin traînaient une boîte au couvercle fendu, « pour les pourboires », et un saladier avec des graines de tournesol ensachées pour un prix « ne couvrant pas celui du papier ». L'Épicier avait disposé cinq tables entre le comptoir et le mur de gauche. Trois maçons du chantier de la future gare - je ne me souviens plus de leur nom - occupaient la table centrale. Leurs grosses mains sèches et gercées enserraient de minuscules tasses en fer blanc fumant d'un café clair. L'homme salua l'apprenti, l'ouvrier et le patron puis s'assit face à la jeune femme. Il étala ses achats, le pain, le fromage et la viande séchée. Il sortit de sa poche un couteau. La croûte croustillante du pain crissait sous le tranchant de la lame. Il tendit à la femme le pain. Un pantalon et son



propre couteau ! Soulignerait bien longtemps après Moustache avec toujours autant de stupeur. Elle ! se coupa seule ! une tranche qu'elle porta à son nez. Ses deux ailettes papillonèrent et s'emplirent de la suave aigreur du levain et des effluves de noisettes torrifiées de la croûte. Elle répéta ce rituel avec la viande, le fromage puis empila le tout. Elle essuya son saugrenu couteau, l'enveloppa dans un morceau de cuir et le rangea dans la poche de son insolite pantalon. Refermant sa bouche qu'il avait arrondi, Moustache leur apporta le pichet de cidre.

— À qui sont la vieille ferme et ses champs à l'entrée du village, demanda la femme.

Moustache, interloqué, tortillait la signature de poils noirs qui pantouflaient sous son nez. Ses yeux fixés sur les lèvres de la femme attendaient que les mots se transforment en libellules ou cétoines ou papillons.

— Nous souhaitons nous y installer, précisa-t-elle.

Il tirait sur sa moustache comme pour en extraire la réponse.

— Cela ne vaut rien. Seuls les cailloux et les ronces prospèrent là-bas. La maison a peu d'intérêt. La terre n'est même pas bonne pour enterrer son chien.

— Nous en voulons, argua l'homme d'un ton doux et décidé.

— Demandez-donc à l'Ancêtre. Il est la mémoire de ce coin.

L'Ancêtre se fit répéter quatre fois la question avant de leur suggérer le Curé et ses registres paroissiaux ; le Curé, navré de ne rien y trouver les envoya vers la Veuve, propriétaire des terres contiguës ; la Veuve, les lèvres pincées leur siffla la demeure du Maire garant de l'intégrité communale ; le Maire, affable quoique dubitatif, commanda au Notaire de résoudre l'épineuse requête. Celui-ci fut en ville consulter le cadastre, réviser son droit et passer trois discrètes soirées dans des lieux peu propices à la notoriété. A son retour, devant ses cinq concitoyens conciliaires, il



livra ses irréfragables conclusions. Premièrement, il ne peut exister acré ni pierre sans maître. Deuzio, le terrain et la maison sus-visés contrevenaient au premier point. Tertio, le ci-présent conseil municipal devait ordonner le moyen d'y pourvoir.

« En voulez-vous ? » demanda le Maire. L'Épicier tira sur sa moustache ; l'Ancêtre n'entendit pas la question, le Curé joignit ses mains, la Veuve afficha une moue outrée, le Notaire refusa poliment. L'octroi des biens aux impétrants fut une des rares délibérations adoptée à l'unanimité.

Les deux Étrangers, maintenant villageois, mirent en ordre la maison, au propre le terrain et installèrent comme locataires de leurs champs, des poules, des moutons et un cheval.

Le village reprit son assouplissement, le sens du devoir accompli, satisfait d'avoir résolu un problème qu'il ignorait jusque-là.

Ce matin de juillet, la tiédeur de la nuit reflua

sous les ardeurs du soleil d'été triomphant. L'aînée du Curé, qui rentrait d'un bal du village voisin, affirmerait que ce fut la fille qui décida de l'endroit. Elle la vit jeter une pierre par-dessus son épaule pour marquer l'emplacement. « La foudre ne choisit pas l'arbre qu'elle fend » serait sa réponse aux « Pourquoi là ? » Et de sa voix rauque, elle préciserait que lui portait la pioche et elle, la pelle. L'articulation distincte et lente des pronoms personnels, l'ouverture emphatique et en soucoupe de ses yeux garantissaient les "Oh !" d'étonnement de son auditoire qu'elle savourait comme une diva son bouquet de fleurs. L'usage de la pelle par la femme constitua le sujet de la parlote du soir à l'épicerie.

« Une femme qui s'adonne à de tels actes ! s'exclama la Veuve. Spectacle inconvenant. J'éviterai dorénavant ce chemin » conclut-elle, précisant qu'elle imposerait à son mari d'en faire autant.

Le lendemain, la grand-mère de l'Ancêtre rapporta qu'ils poursuivaient



leur forage si obstinément qu'ils s'aidaient maintenant l'un l'autre à entrer et sortir du trou. Le troisième jour, la femme vint chercher une corde « longue et solide » chez Moustache qui lui en proposât deux.

« La maison fait crédit ?

— Non. Mon modeste commerce ne m'autorise pas ces libéralités.

— Une suffira pour l'instant».

L'instant dura deux jours. Le troisième, l'homme arriva d'un pas lent, portant deux agneaux bêlant d'ennui sur ses épaules et un panier plein d'œufs posé sur sa tête comme le font les femmes dans des pays que le village ignore.

— C'est plus que ce que valent deux cordes, estima l'homme.

— Je ne peux vendre les bêtes qu'à la foire. En ville, précisa Moustache

— Je te prête notre chariot pour t'y rendre.

— A quoi peut me servir un chariot. Je n'ai ni âne, ni fils, ni épouse pour le tirer.

— Avec la jument bien sûr.

— Gratuitement ?

— Oui. Et alors ce sont trois cordes que tu dois me céder.»

Le vendredi, avant que l'aube ne se lève, Moustache descendit à la foire hebdomadaire, le chariot plein. Il s'en revint au crépuscule le chariot vide, une femme sèche et droite à ses côtés. Les fastueuses noces qui suivirent ne sur-ent supplanter dans le bavar-illage villageois la persistante percée tellurique des deux étrangers. Ils creusaient chaque jour plus profond. La Veuve et son cercle de bigotes demanda au Curé si là était blasphème. « Dieu a créé ce qui est au ciel et sous la terre ». Le tout nouveau couple d'Épicier demanda au Notaire jusqu'à quelle profondeur un bien vous appartient. « Jusqu'à ce que vous ressortiez, la tête en bas, chez un autre propriétaire. ». L'Ancêtre, qui évitait superstitieusement toutes les fosses, manda le Maire éclaircir les faits.

Le jour suivant, le Maire alla au trou. La jeune fille y tirait des seaux attachés à la corde, pleins de boue et de pierres qu'elle étalait ensuite tout autour.



- Que faites-vous ?
- Un trou.
- Est-il profond ?
- De bien des semaines
- Cherchez-vous quelque chose ?
- Nous travaillons à nous enfoncer.
- Enfin ! s'énerva l'édile. On ne peut passer son temps à excaver ainsi. Chaque jour, le village s'amoncele sur le chemin, vous regarde œuvrer, s'interroge, s'agace, s'inquiète de ce qui peut sortir de ce puits.

Tout à coup, non sans ayant pris soin de tourner le dos au trou et au Maire, la jeune fille laissa éclater un éternuement tout droit venu des profondeurs du Tartare. Tout ébaubi devant cette éruption sismique, Le Maire, la bouche ouverte, sentit à son tour un picotement énerver le bout de son nez, plonger dans ses narines, remonter les cavités et piquer ses sinus. Son corps s'arqua puis se courba en sens inverse et expulsa une trombe d'air dans un éternuement torrentiel qu'il déversa dans le puits. Tous jurèrent que

l'air expulsé forma une boule qui dévala le trou à une vitesse effrénée, explosant en coup de canon chaque fois qu'elle rebondissait sur la paroi.

« Imbécile ! » cria la jeune fille. Saisissant la corde à deux mains, elle sauta et descendit en rappel. Le village s'immobilisa. Bientôt la corde cessa de bouger. Une heure, deux puis trois passèrent. La nuit vint ensevelir le puits et ses deux occupants. Le village retourna dans son foyer, gorgé de remords, inquiet d'avoir créé un problème qu'il ne savait résoudre.

Ce matin de septembre, l'aubade aviaire fêtait le lever du soleil d'automne endurent. L'apprenti ne dirait que peu de chose de l'événement. L'ouvrier soulignerait qu'elle sortit du puits se hissant par la corde sans effort. La patron s'étonnerait qu'on ne revit jamais l'homme. Elle avisa l'apprenti et lui ordonna de garder le trou. Elle manda l'ouvrier réveiller le conseil municipal. Elle vendit au patron la pelle, la pioche et les cordes. Ce qu'elle dit à l'assemblée ce matin-là ? Aucune archive ne re-



transcrit cette séance. Mais depuis ce jour, l'Épici-er et ses successeurs nous ouvrent leur magasin gratuitement, la maison de la Veuve nous est pleine de louange, les Ancêtres écrivent notre nom en plume d'or dans les mémoires du village, les Curés nous bénissent tous les dimanches, les Notaires veillent avec minutie sur nos intérêts et les Maires nous saluent comme des ministres. Lorsqu'elle revint, l'apprenti, pour tromper son ennui, avait érigé une belle margelle en pierre. Elle l'épousa et fonda notre lignée.

Ce fût ce matin ton premier baiser à la Lune. Ce soir nous allons descendre au fond du puits, toi et moi, comme Elle le fit avec sa fille puis celle-ci avec la sienne et comme, depuis, génération après génération, la Mère éclaire la fille des arcanes telluriques. Tu liras dans ces parois les plus ténébreux secrets. Chaque rêve, chaque pensée, chaque âme grave dans cette glaise profonde le pétroglyphe du bruissement du Village. Tes doigts courent sur ces ténus

sillons et tu psalmodieras le chant de ce murmure. Je resterai là, tu remonteras et tous t'appelleront Sorcière.



DAISY – 1817 et suivantes

par Fanny



Depuis le garage, dès que la porte qui mène à l'entrée s'ouvre, je les vois presque tous.

Mais surtout, je la vois, elle. Daisy. Divine. Sertie d'un cadre ancien qui a l'âge du daguerréotype qui a figé l'instant — 1839. Telle qu'elle en elle-même, comme elle était en 1817. Juste à côté d'elle, suspendu dans une sorte de coffre en bois massif, son mentor, celui qu'on appelle dans la famille, « Karl, le Baron allemand », natif de Karlsruhe dont on sait beaucoup et si peu. Son Pygmalion. Qui a fait d'elle la source, qui a, en

quelque sorte lancé la lignée.

Et tout autour d'eux deux, ma descendance papillonne, forgée au gré des hasards de la vie, des rencontres, des découvertes.

Je ne me lasse jamais de la regarder,

elle, dans son cadre en bois ouvragé, finement ciselé, assez pompeux, Daisy, notre mère à tous et toutes du plus loin que l'on remonte. Elle resplendit. Dans les rayons d'un soleil en étoile. Avenante, invitant au voyage. Toute en jolies courbes.

Juste à la droite du baron se déploie la branche écossaise, les McMillan. Et à gauche de Daisy, les Anglais Starley, progéniture foisonnante.

Cette recherche généalogique est une excellente idée. Tout comme ce défi de pavoiser tous les murs de la demeure de ces photographies trouvées, re-



trouvées ou encore dénichées sur des sites spécialisés, grâce aux contacts entretenus ou provoqués avec d'autres amateurs de généalogie. Je réalise seulement maintenant que ma famille est planétaire. Qu'ancêtres et descendants se trouvent sur tous les continents.

Ici même dans toutes les pièces, ce ne sont que cadres, cadres et encore cadres. Toujours des cadres. Tous styles, toutes matières. Bois, métal, aluminium, plastique, carbone, que sais-je encore... matériaux inusités ou expérimentaux. Dans une enfilade à vous donner le tournis, les moustaches en forme de guidon alternent avec les profils racés aux allures de danseuse. Tout un côté du couloir est consacré à la branche française Hironnelle, majoritairement féminine.

Quand on progresse dans le logis, la cote de popularité des icônes sous verre baisse ou augmente, c'est selon. Alberto Campéon, vainqueur du Paris-Roubaix en 1899. Un peu plus loin, en plein déhanché lascif et aérien à la fois, Lawrie « Roll », a raflé en

vingt ans, tous les prix qui existent. Plusieurs clichés la montrent toujours à son avantage.

On s'attardera aussi sur un tandem redoutable qui a fait son effet dans les années 60, mais aussi sur de plus modestes représentants, des insignifiantes, des anodins, des quelconques, des toutes simples, des sans prétention, qui n'ont accompli ni exploits ni hauts faits d'armes, mais qui donnent du relief à tout ce déballage décoiffant.

Images sépia, en noir et blanc ou en couleur. Brillantes. Mattes. Glacées. Satinées. Pâles ou contrastées. Au gré des époques, de la mode, de l'œil ou des lubies du photographe, de sa conception du cadrage, de sa vision du sujet.

Les surfaces verticales de la maison ne laissent aucune place à un quelconque motif de tapisserie. Reine, ma procréatrice, quadragénaire aux cheveux courts, œil vif, tonus impeccable, déborde d'imagination et de frénésie collectionneuse. Entre deux instantanés Kodak légendés « Ray au Mont



Ventoux 1974 » et « Jacquou à l'Alpe-d'Huez 1978 », on peut s'interroger sur la présence d'un cliché de 1979 des patins de Jeannie Baïke, la plus étonnante d'entre mes ancêtres.

Question recherches et acharnement, on peut dire qu'elle en connaît un rayon Reine. Et elle agence tout ça en un fatras remarquablement bien organisé. Elle s'agite. On la dirait montée sur roulement à billes tellement elle s'affaire en tous sens. La découverte d'une nouvelle lignée est prétexte à toutes les extravagances : voyages au bout du monde, quêtes de l'impossible, randonnées vertigineuses, virée par ci, tour par là. Et moi, je jubile chaque fois qu'une plaque autochrome ou une carte postale trouvée chez un très lointain cousin s'extrait d'une sacoche de cuir. Je figure en bonne place dans la chambre de Reine. Je suis partout : au pied de l'Himalaya, au bord du Tage ou de l'Oudegracht d'Utrecht, ma ville de prédilection, ou encore dans les Rocheuses canadiennes, les Dolomites. Toujours elle et moi. Nous.

Il faut dire que Reine, que tout le monde appelle, Petite Reine parce qu'elle est haute comme trois pommes ou plutôt comme deux roues — elle mesure 1 m 54 s, est une folle de cyclotourisme. Elle a parcouru des milliers de kilomètres sur tous les continents. Reine, ma pro-créatrice et propriétaire est suivie sur tous les réseaux, son blog est une référence dans le monde du vélo. Et moi, avec mon profilé design, ma conception sur mesure, mes deux roues à jantes alu décorées, ma selle Lady Italia gel confort, mes freins à disques dernière génération, mon dérailleur Sram eagle axs, je me pavane, je cabotine et me rengorge de descendre en ligne directe de Daisy la draissienne du baron Karl von Drais.



Aventures spatiales

par Nicole



Aujourd'hui 17 avril, je pose les premières lignes de l'histoire mythique du héros de la famille. Dans un proche avenir, je vais partir très loin, pour un voyage sans retour et l'on ne pourra plus compter sur moi, pour aller la raconter d'une école à une salle de conférence ou à la célébration annuelle des origines.

Ulysse, mon arrière-grand-oncle, naquit en 2102, dans un village du nord de l'Écosse où ses grands-parents avaient émigré, pour atténuer les effets de l'inférial réchauffement climatique, à

son apogée en ces années 2050. Ils avaient remis en état une ferme abandonnée et vécu à la dure pendant des années, avant de mettre au monde une petite fille nommée Espérance. Au moins, étaient-ils à l'abri des chaleurs insupportables, des épidémies et des troubles sociaux violents, dans ce coin isolé et presque désert.

Après une période chaotique, l'humanité avait enfin vu le bout du tunnel et pu repartir sur des bases meilleures. Espérance, la mère d'Ulysse, d'une énergie et d'un optimisme sans faille, était restée vivre à la ferme et secondée par son mari, elle s'était lancée dans l'élevage d'insectes et de vers, encore balbutiant à cette époque. Ils les transformaient sur place en plats délicieux et originaux.



En dehors des heures d'école, dispensées tôt le matin par sa grand-mère, le petit Ulysse vivait dans une liberté presque totale, tant ses grands-parents et parents étaient pris par le travail. Par tous les temps, il parcourait la campagne en tous sens avec le chien de la famille, observait les oiseaux, courait après les lapins de garenne, attrapait des poissons à la main. Il passait de longues heures, les yeux rivés vers le ciel et ce bleu lumineux hypnotique, entre les nuages. Était-ce une limite infranchissable ?

À douze ans, il entra en pension dans un collège d'Édimbourg et il eut la brusque révélation de la vastitude du monde. Il se plongea avec passion, dans des récits d'aventures et des romans de science fiction à l'imaginaire débri-dé.

Un jour, un professeur avait demandé de quel métier rêvaient les uns et les autres. Ulysse avait clamé bien fort : « explorateur ! » Ses camarades s'étaient mis à rire et l'enseignant avait expliqué gentiment à l'enfant, qu'il n'y avait plus rien à explo-

rer sur cette bonne vieille terre. Le moindre recoin de jungle, de désert ou d'océan avait été disséqué, presque à la loupe et ne recelait plus aucun mystère.

Ulysse avait à peine haussé les épaules et gardé son expression calme et attentive de bon élève, mais à l'intérieur de lui-même, ça bouillonnait, les pensées fusaient dans toutes les directions. Inutile de discuter avec eux, ils ne comprendraient pas ! Lui savait très bien que la recherche spatiale venait d'être relancée et que l'on s'activait à rattraper le retard. Il avait pris sa décision : il ferait partie du premier équipage à poser le pied sur une autre planète.

Doué dans presque toutes les matières, il travailla dur pour terminer sa scolarité avec toutes les félicitations du jury. Ensuite, après des études de sciences physiques et de biologie, il intégra l'École de la Conquête Spatiale, nouvellement créée. La sélection était rigoureuse autant sur le plan physique que moral et intellectuel. Endurci par son enfance sauvage, il fut



reçu premier au concours d'entrée.

On le retrouve six ans plus tard, sanglé dans la fusée prête à s'élever vers le firmament, en direction de la base spatiale européenne récemment implantée sur la lune. Un premier poste hors du sol terrestre dont il aurait pu se contenter, d'autant plus, que c'est là que ce grand garçon réservé et solitaire rencontra sa compagne Utopie.

Au bout de quelques années de vie lunaire, Utopie en eu assez de cette vie qu'elle jugeait artificielle et déprimante. Ulysse ne pouvait comprendre, lui qui partait souvent en expédition, vers différentes régions de la lune. Cette vie était pour lui exaltante et compensait largement le manque de prairies en fleurs et de ciels bleus parsemés de nuages. Il visait beaucoup plus loin.

De disputes en reproches, leur merveilleuse entente se fissura peu à peu et un jour, Utopie profita d'une place libérée au dernier moment, pour retourner définitivement sur terre. Elle ne lui avait pas encore annoncé qu'elle était enceinte et il n'apprit que

beaucoup plus tard qu'il avait un fils. Ce dernier était un explorateur lui aussi, mais dans le domaine de la botanique. À peine adulte, il avait déjà participé à des expéditions dans la forêt amazonienne devenue un sanctuaire sauvage et inhabité, à la recherche de plantes médicinales inconnues. Ils ne devaient jamais se rencontrer et ce fut le seul regret dans la vie d'Ulysse.

Au moment du départ d'Utopie, le premier vol habité vers Mars commençait enfin à se profiler. Ulysse remporta une fois de plus, la première place de la sélection. Un premier voyage vers la planète rouge avait déjà eu lieu, mais les astronautes s'étaient contentés de tourner autour sans s'y poser. Cette fois, en juillet 2131, huit femmes et hommes allaient fouler son sol et s'y installer. En effet, ils s'étaient engagés à y rester au moins deux ans EAT1 quelles que soient les difficultés rencontrées.

Les débuts furent très durs. Tout était à construire et à organiser, même si les robots en-



voyés auparavant avaient déjà élaboré un abri, pour héberger les huit astronautes. Au bout de la première année, la première bulle, de taille modeste, devint fonctionnelle. Elle était faite d'une matière spéciale, résistant au froid et aux rayonnements venant de l'espace. À l'intérieur, un système sophistiqué, permettait de tout recycler, eau, air... Des cultures végétales se développaient, de même que des élevages d'insectes, ce qui rappela à Ulysse, des souvenirs d'enfance. Les autres commençaient déjà à parler de leur retour sur terre. Ulysse lui, attendait avec impatience le jour où, libéré de tous ces travaux techniques, il pourrait enfin se consacrer à l'exploration des lointaines régions martiennes.

Puis, d'autres astronautes arrivèrent, pour les remplacer, sauf Ulysse qui ne retourna jamais sur la Terre. Au fil des années, d'autres bulles de plus en plus vaste apparurent, comme des petites villes, avec habitations, lieux de travail, de loisirs. Des galeries souterraines pour les relier furent creusées. Des

colons de plus en plus nombreux affluèrent, attirés par l'aventure et des conditions matérielles très intéressantes, par rapport à l'appauvrissement qui s'était installé un peu partout sur la Terre. Il s'avéra que le sous-sol martien était d'une richesse incroyable en minéraux.

Et le temps passa.

À l'approche de la soixantaine, Ulysse décida avec deux copains, une femme et un homme, aussi intrépides que lui, de construire un vaisseau spatial permettant de vivre en autonomie. Malgré de sérieuses mises en garde contre ce projet fou, par un matin glacé, ils décollèrent pour un long voyage vers les satellites de Jupiter. Ils étaient persuadés qu'un jour, c'était sur l'un d'entre eux que l'homme s'installerait.

Au bout de quelques mois, la communication avec eux s'interrompit et leur vaisseau ne fut plus détectable, par aucun des moyens les plus sophistiqués. Des légendes commencèrent à courir. Ils seraient passés dans un autre espace-temps ou



alors, ils auraient rencontré un vaisseau venu d'au-delà du système solaire et auraient été kidnappés. D'autres suppositions encore plus farfelues se multiplièrent, mais des années plus tard, de nombreuses personnes pensaient qu'ils continuaient à voguer dans l'immensité, tels des sortes de capitaine Nemo de l'espace, libres de toutes entraves.

Cette disparition mystérieuse soulève encore bien des interrogations. Certains assurent avoir des preuves qu'Ulysse et ses compagnons voulaient s'installer incognito sur Io ou Europe² et y auraient été rejoints plus tard par d'autres humains. Pourquoi pas ! Quant à moi, j'en ai fini avec cet ancêtre encombrant, fondateur présumé de la première colonie martienne.

Présumé, parce que depuis plusieurs années, à force de recherches dans les archives et de réflexion, je suis parvenu à la conclusion qu'Ulysse n'a joué qu'un rôle mineur dans cette fondation. Il se contentait de tâches d'exécution, sans enthousiasme et sautait sur

toutes les occasions, pour partir explorer les environs. On le lui reprochait souvent. Son action principale a été, vingt ans plus tard, d'avoir fait partie du premier gouvernement autonome de la colonie martienne, en tant que ministre de l'information.

J'ai décidé d'envoyer ce récit, en différé, vers la bibliothèque virtuelle où il pourra être consulté, par quiconque s'intéresse à mon ancêtre Ulysse. Il y parviendra bien après mon départ, pour éviter toute querelle. Malgré le système démocratique avancé qui nous gouverne, certaines vérités ne sont pas bonnes à révéler. S'attaquer au mythe d'Ulysse le fondateur, plus que choquant, est impensable !

Libéré d'un poids, je suis prêt pour les deux mois de voyage vers la Terre. J'en ai assez de vivre sous des bulles, même gigantesques, depuis plus de trente ans ÉAT. Je ne me suis jamais senti vraiment martien et une nostalgie des grands espaces verdoyants, à l'air libre, s'est peu à peu emparée de moi. Il faudra m'habituer à une vie moins confortable,



plus rude, mais surtout à l'attraction terrestre beaucoup plus forte que la martienne. Les capacités d'adaptation sont encore bonnes à soixante-dix ans. Nous ne sommes plus au vingtième siècle ! À mon arrivée, je vais bénéficier d'un congé spécial d'un mois, avant de prendre mon nouveau poste. C'est inscrit dans la charte des Droits du Voyageur Interplanétaire. Enfin, soyons modestes, pour le moment, il n'y a que Mars, la Terre et la Lune qui soient habitées avec certitude. La recherche de nouveaux horizons colonisables patine !

Europabulle, le 1er juin
2243



Ça va ?

par Sara



Dans la petite ville de Kälviä, en Ostrobotnie-Centrale, le téléphone de Sisko sonne. Elle pose sa broderie sur la table et se lève péniblement.

« Haloo » dit-elle, en cherchant ses lunettes de vue. Elle est loin de s'attendre à entendre cette voix qu'elle connaît si bien pourtant.

« Bonjour maman, c'est Pentti. »

Sisko s'écroule lourdement sur sa chaise avec son cœur qui accélère. Pendant un moment, elle ne sait pas quoi dire.

— Pentti, dit-elle, abasourdie.

— Oui, alors comment ça va ? Il a fait bien beau ce printemps, lui dit son fils.

— Oui, oui il a fait beau, acquiesce Sisko.

— Je pensais partir quelques jours à la cabane d'été de Sir-

pa, on va pêcher et profiter de l'été. Il y aura la danse de Saint Jean. Je passerai peut-être te voir en descendant vers le sud.

— Oui bien sûr, dit Sisko.

— Tu t'occupes bien ? essaie son fils. Les voisins vont bien ?

— Oui, je fais des mots croisés et je jardine comme d'habitude » répond Sisko.

Ils échangent quelques politesses avant que Pentti lui souhaite un bon après-midi.

Sisko reste plusieurs minutes à regarder le téléphone qui est dans sa main. Elle sent l'inquié-



tude monter chez elle comme la marée haute, et avant que tout déborde, elle reprend son téléphone et compose le numéro de sa sœur.

Dans son appartement T3 qu'elle partage avec son chat Whiskas, Sirpa est en train de regarder le lancer du javelot à la télévision quand son téléphone sonne. En voyant le nom de sa sœur, elle arrête le son tout en gardant un œil sur les noms des compétiteurs.

« Haloo, Sirpa, c'est Sisko. annonce sa sœur, hahahaha tellement elle parle vite.

— Je sais, ton nom s'affiche sur le téléphone depuis mon premier téléphone portable, et c'était en 1998. Qu'est-ce qu'il t'arrive? A t'entendre, on croirait que tu as vu un fantôme, répond Sirpa..

— Pentti m'a appelé, dit Sisko.

— Ah bon ?, répond Sirpa en se redressant.

— Oui, il m'a dit qu'il viendrait à la cabane d'été pour pêcher.

— Ça alors. Oui, il a dû m'envoyer un SMS pour

demander si c'était libre. Je lui ai dit que la clef était sous le tapis d'entrée.

— Tu penses qu'il est mourant ?, Sisko soupire. Ou malade ?

Sirpa réfléchit pendant un moment.

— Raconte-moi à nouveau ce qui s'est passé.

— Il m'a appelé juste là, il m'a parlé de la météo et même demandé comment allaient les voisins, continue Sisko. Ça ne va pas du tout.

— Il était saoul ?, demande Sirpa.

— Je l'espère mais je ne pense pas, affirme Sisko.

— Je pense que grand-oncle Juhani avait fait la même chose. Tu te souviens de cette histoire familiale ?

— Oui, je me souviens. Il s'était pointé chez grand-mère pour lui apporter des pommes de terre et il lui a demandé comment ça allait. Juste pour lui rendre visite, dit Sirpa.

— Et ? Te souviens-tu de la suite de l'histoire ?, demande Sisko.



— Grand père avait fait venir le pasteur pour faire sortir le diable... » finit Sirpa. Les deux sœurs restent silencieuses. « Mais tu vas pas faire ça ?

— Il est peut-être mourant, soupire Sisko. Mon seul enfant...

— Écoute, Pitkämäki va lancer le javelot, on se rappelle » lui dit Sirpa soudain.

Sisko reste quelques minutes dans le silence de la pièce, avant de composer un nouveau numéro de téléphone.

Tero revenait tranquillement de sa pause déjeuner quand son smartphone sonna dans sa poche. En voyant le nom de sa cousine éloignée, elle haussa les sourcils. Ça n'arrivait jamais qu'ils s'appellent. C'était peut être un décès d'un parent distant. Mais qui ? Tero regarda le tram s'éloigner.

Finalement, se dit-il en voyant l'appel qui se prolongeait de façon insistante, vu qu'il avait loupé le tram, il avait une bonne excuse pour répondre puis s'esquiver vite quand le prochain tram arriverait.

— Allô Sisko, como estas, dit-il en recherchant maladroitement la légèreté.

— Tero, est-ce que tu es au travail ? dit Sisko promptement.

— Non, j'étais en pause déjeuner. Y a t il un problème ?

— Tu reviens au travail là ? Est-ce que tu vas voir Pentti ?

— Pentti ? Non ça fait quelques jours que je n'ai pas vu ton fils, on a dû se croiser à la station de nettoyage des engins.

— Ça va pour lui au travail ? Tout va bien ? continua Sisko.

— Mais oui, je pense, enfin il est chauffeur de bus à Helsinki et moi j'organise les circuits logistiques et les plannings, on n'est pas mariés quoi !

— Justement, son planning est il régulier ? Est-ce qu'il a eu des arrêts de travail ?

— Quoi ? demanda Tero.

— Je pense qu'il est très malade, continua Sisko. J'ai peur qu'il soit même mourant.

— Bon sang », dit Tero en reculant et en s'asseyant



sur le banc de l'arrêt de tram. Le tram s'approchait, mais il ne fit aucun geste pour y monter.

— Ça fait combien de temps qu'il est malade ? demanda Tero.

— Je ne sais pas, répond Sisko avec la voix finissant en un gémissement. Tero, est-ce que tu te souviens de la fois où ton grand-père Juhani était venu voir ma grand mère sans raison ? Il t'en avait parlé ?

— Brièvement, quand il était en soins palliatifs, répondit Tero. Il regrettait son geste, il disait qu'il avait voulu faire comme les états-unien à la radio. Il n'avait pas pensé à l'histoire ancestrale.

— Qui était ?

— Chaque fois qu'on prend des nouvelles de quelqu'un, quelqu'un meurt, finit Tero. Mais tu le connais, tu le racontais souvent à ton fils. Et à mon tour je l'ai transmis à mes enfants.

— C'est exact. Tu vois, la seule raison pour que Pentti m'appelle c'est qu'il sait qu'il est mourant, finit Sisko en sanglots.

— Sisko, s'il y a quelque chose que je peux faire... dit Tero.

— Non, non, je vais voir tout ça, il faut que je sache combien de temps il lui reste... » et elle mit fin à l'appel.

Kauko profite des premiers jours chauds pour boire une bière en terrasse. Il a le temps de prendre une première gorgée quand son téléphone sonne. En voyant le nom de son ex-femme apparaître, il sent un pincement d'espoir dans son cœur. Cela fait cinq ans qu'ils ne sont pas adressés la parole.

« Sisko, répond-il avec plein d'émotion dans sa voix.

— Bonjour Kauko », lui dit Sisko. Cette voix douce et basse lui rappelle tellement les soirées où ils ont vidé des bouteilles et tourné d'un bistrot à l'autre avec des amis, dans leur jeunesse folle. Puis l'arrivée de leur fils, puis l'entrée dans la vie de famille.

« Je suis à la Terrasse Kippari, tu te souviens ? On venait souvent ici, dit Kauko sans pouvoir se retenir.



— Kauko, Pentti m'a appelé tout à l'heure » dit Sisko avec un ton grave.

Kauko fronce les sourcils.

— Il était saoul ?

— Non justement, il parlait normalement. Il a été agréable, il a voulu avoir de mes nouvelles.

— Ça alors. Il prend de la drogue ? continue Kauko.

— J'espère bien que non, mais j'ai peur qu'il ait une maladie grave.

— Je comprends. Moi, il ne m'a rien dit, on a regardé un match de hockey sur glace au LiveSport l'autre jour. Il avait l'air d'aller bien. Mais maintenant que tu me le dis, il m'a demandé moi aussi comment j'allais. Il m'a même demandé si je me sentais bien."

— Mon Dieu, c'est sûr. Il est mourant, dit Sisko en pleurant.

— Sisko, ma chérie... dit Kauko. Je prends le prochain train, j'arrive chez toi ce soir. Ensemble on y arrivera »

Sisko pose le téléphone devant elle, son corps tremblant de sanglots. Elle remet la télévision pour

voir le lancer de javelot. Elle fait des mots croisés pour se calmer.

Enfin, un son insistant la sort de son désespoir. Son téléphone.

— Haloo, dit Sisko.

— Maman, c'est moi. J'ai eu Sirpa au téléphone, elle me demande si je vais bien. Puis Tero qui demande si ça va et si je veux une adaptation de mes circuits de bus ou de mes horaires. Enfin papa qui me demande si ça va et qui dit qu'il m'aime. C'est quoi ce bordel ? Je croyais que chaque fois qu'on fait ça quelqu'un meurt et là je vais mourir au moins trois fois ?

— Mais c'est toi ! dit Sisko. Tu m'as demandé comment j'allais ! Pareil à ton père ! Tu nous appelles comme ça et tu nous racontes qu'il fait beau et tu donnes de tes nouvelles ! Que veux-tu qu'on pense ?

— Que je suis un fils sympa ?

— Mais non, que tu es mourant ! »

Pentti est abasourdi. Après un silence, il reprend.



— Oui. Je peux comprendre le quiproquo.

— Alors c'est ça ? Ou la drogue ?

— Non maman, rien de tout ça, je vais bien ! C'est juste que j'ai un pote qui voulait investir dans du bitcoin avec l'héritage qu'il a eu de ses parents...

Sisko se redresse. « Et tu te disais que toi aussi t'aimerais bien hériter de tes parents ?

— Ben oui, c'était un peu de la prospection... Je ne pensais pas pour de vrai à cette ancienne histoire, dit Pentti avec honte.

— Donc, tu as essayé de nous jeter le sort de la mort, dit Sisko.

— Ah non, pas du tout ! Vous allez tenir encore des années ! répond Pentti.

La sonnette annonce l'arrivée d'un visiteur. Sisko lève le regard pour voir Kauko entrer avec un énorme bouquet de fleurs.

« Tu avais dit à ton père que tout allait bien » demande Sirpa en regardant son ex-mari. Elle met le haut parleur.

« Non pas encore, pourquoi ? Qu'il pense lui aussi

que j'essaie de vous tuer en vous demandant de vos nouvelles ? De toute façon, tu préfères qu'il crève de peur non ?

— Bonjour, fils » lui hurle Kauko, sans avoir fait attention au haut-parleur.

— Papa ? Tu es chez maman ?

— C'est un couteau ? » En lançant un cri strident, Sisko hurle à la mort, raccroche puis met son téléphone en mode muet. Elle rencontre le regard rieur de son ex-mari. « Bon, comme ça il va penser que ma maison est une scène de meurtre, ça lui apprendra. On va prendre un verre en centre ville ?

— Après-toi, Sisko », dit Kauko en lui ouvrant la porte.



Mon petit Jacques, mon bébé

par Marie-France



Il me dit qu'il n'aura pas de permission, quelle déception. Six mois déjà qu'il est parti. Nous avons de la chance, car il n'est pas au front. Il me dit qu'il a été hospitalisé car il a eu les oreillons

comme toute sa compagnie, heureusement, il n'a pas trop souffert.

1^{ER} JUIN

Mon petit Jacques, mon bébé.

Tu dors bien sagement dans ton berceau à côté de mon lit.

Pour ne pas te réveiller, j'ai déposé un lange sur ma lampe de chevet afin de tamiser la lumière.

Je relis pour la énième fois, la lettre de ton papa qui est arrivée ce matin.

Il est si loin d'ici, alors qu'il rêverait de vivre avec nous ces moments si intenses. Je vais lui raconter tes premiers jours, tes premières semaines. J'aimerais tant qu'il rentre vite.

Tes grands-parents sont très gentils et s'occupent bien de moi, de nous. Mais ce n'est pas pareil. Je voudrais qu'il me serre dans ses bras, je voudrais marcher dans les rues avec lui, la main dans la main, je voudrais me coucher près de lui, je voudrais poser ma tête sur son épaule, je voudrais qu'il te prenne dans ses bras. Je voudrais tant de choses qui ne sont pas possibles.

15 AOÛT

Mon petit Jacques, mon bébé.



Tu as sans doute senti mon inquiétude. Depuis 6 semaines, nous sommes sans nouvelle de ton papa. Dans sa dernière carte, il nous écrivait qu'il embarquait le lendemain, mais qu'il n'avait pas le droit d'en dire plus. Je sais que c'était son rêve de naviguer, mais je n'ai pas pu me réjouir, car au bout du voyage, il y a les combats, la guerre. Je continue à écrire les petites histoires de notre vie, que je lui ferai lire à son retour pour qu'il rattrape le temps qu'il n'aura pas passé auprès de toi.

24 SEPTEMBRE

Mon petit Jacques, mon bébé.

C'est fini. Notre vie ne sera plus la même. J'ai reçu une dépêche m'annonçant le décès de ton papa. Son bateau a été torpillé.

Je pleure tous les jours et je te couvre de mes larmes.

Heureusement que tu es là avec moi.

24 DÉCEMBRE

Mon petit Jacques, mon bébé.

Tu as six mois aujourd'hui. Nous allons fêter la naissance de Jésus et prier

pour ton papa. Je pleure moins souvent. J'aimerais pouvoir me recueillir sur sa tombe, mais je sais que cela ne sera pas possible. Quand cette guerre sera terminée, j'espère pouvoir aller au bord de cette mer qui l'a englouti et déposer une fleur dans les vagues pour qu'elle le rejoigne.

Tu trouveras demain matin sous le sapin, un petit cadeau qu'il t'a acheté avant de partir.

26 DÉCEMBRE

Mon petit Jacques, mon bébé.

Quelle belle journée.

Ton papa, que l'on croyait mort, a été recueilli par des pêcheurs, quatre jours après le naufrage. Il était accroché à un débris du navire. Heureusement, car il ne sait pas nager. C'était un petit navire de pêche grec. Les marins se sont bien occupés de ton papa, mais ils sont rentrés plusieurs semaines après le naufrage et ton papa est resté longtemps alité, il était tellement faible.

Aujourd'hui j'ai reçu une carte qu'il a écrite d'une main tremblante. Je ne voulais pas y croire. Quand ton grand-père a lu les



quelques mots, il a eu besoin de s'asseoir. Je ne m'en rendais pas compte, toute à ma peine, mais ses parents souffraient beaucoup eux aussi, depuis l'annonce de sa disparition.

Mais tout cela est oublié. Ton papa va bien. Il est en route pour nous rejoindre. Il espérait arriver le 25, être là pour ton premier Noël. Quelle surprise cela nous aurait fait. Ce n'est pas grave, nous en aurons d'autres, des jours de fêtes. J'ai hâte que tu fasses sa connaissance.

27 DÉCEMBRE

Mon petit Jacques, mon bébé.

Ton papa nous a envoyé une dépêche. Il arrive. Ton grand-père ira le chercher à la gare demain.

Je suis tellement heureuse. Je n'arrête pas de pleurer, mais de bonheur cette fois. Je tourne en rond en attendant son retour. Je pense que je ne vais pas arriver à dormir cette nuit.

29 DÉCEMBRE

Mon petit Jacques, mon bébé.

Quelle joie de te voir enfin. J'ai essayé de te prendre

dans les bras, mais je suis encore un peu faible et j'ai eu peur de te faire tomber, tu sembles encore si fragile. Ta maman a bien pris soin de toi ces six derniers mois. Je sais qu'elle t'a raconté ce qui m'était arrivé, mais je voudrais t'en dire plus.

Comme tu le sais, j'étais tout excité à l'idée d'embarquer enfin, cela faisait si longtemps que nous étions cantonnés à Toulon. Lorsque nous avons été informés de notre départ, j'ai eu juste le temps d'écrire quelques mots à ta maman et à tes grands-parents avant de préparer mon paquetage et de monter à bord de La Provence. C'était un paquebot transformé en croiseur pour transporter les troupes. Nous partions pour Salonique, ce nom me faisait rêver, même si je savais qu'une fois arrivés en Grèce, nous devions partir au combat, mais j'avais bien l'intention de profiter de ces quelques jours en mer. Avec nous, sur le navire, près de deux cents chevaux et mulets, c'était impressionnant de les voir monter à bord, certains n'en menaient pas large. Pour leur litière, il y avait



des bottes de foin et c'est grâce à l'une d'elle que je dois d'être avec toi aujourd'hui.

Je ne devrais pas te dire tout cela, tu es si petit. Mais j'ai besoin de parler.

Lorsque le bateau a été touché par une torpille, nous avons tous eu très peur. Les marins courraient dans tous les sens, essayant de limiter les dégâts, mais très vite notre navire a commencé à pencher, et nous avons compris que nous étions perdus. Il n'y avait pas assez de ceinture flottante pour tous, car ce bateau n'était pas prévu pour emporter autant de monde. Les premiers canots mis à la mer chaviraient, ils étaient trop chargés. Les cris des soldats tombés à la mer sont inscrits dans ma mémoire.

Avec un ami, nous avons pris une botte de foin dans les bras, et nous avons sautés, espérant que nous serions secourus rapidement. Mais j'ai très vite dérivé et je me suis retrouvé seul au milieu de l'immense étendue d'eau. Plusieurs fois j'ai failli abandonner, me laisser glisser dans la mer. Je ne sais pas nager, j'aurai sans doute

vite coulé. Mais je pensais à ta maman, à la peine qu'elle aurait. Et je pensais à toi. Toi, mon bébé que je ne connaissais pas encore, malgré les longues lettres de ta maman qui me parlait de toi. Alors je tenais bon. Mais si le bateau de pêche n'était pas arrivé ce jour-là, je pense que malgré toute ma volonté, je n'aurais pas pu résister à l'appel du fond. J'ai appris plus tard que j'étais resté ainsi quatre jours, quatre longues, très longues journées et quatre longues, très longues nuits.

2 JANVIER

Mon petit Jacques, mon bébé.

Tu dors mieux depuis que ton papa est rentré.

Pourtant, je sens bien qu'il n'est plus le même qu'avant son départ. Il n'a pas voulu me raconter le naufrage, ni les jours qui ont suivi. Il ne rit plus. Il dort mal. Je le sens inquiet. Ses parents se rendent bien compte eux-aussi qu'il ne va pas bien. Que faire? Je sais bien que tu n'as pas la réponse. Pourtant, je vois que lorsqu'il est avec toi, il est différent. Il te parle.



Tu me regardes, tu me souris, l'air de dire «Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer».

31 JANVIER

Mon petit Jacques, mon bébé.

Ta maman m'a demandé de lui faire une promesse que je ne peux pas tenir, car elle ne dépend pas de moi. Je sais que toi tu vas me comprendre. Ce matin, elle m'a dit «Promets-moi une chose : plus jamais on ne fête Noël séparément».

Cette fiction est inspirée de l'histoire de mon grand-père et de son fils. Sauf qu'ils ne se sont jamais connus.

Combien d'enfants ne connaîtront jamais leur père, embarqué dans une guerre sans merci.